

« Une société est inclusive ou n'est pas »

Anthropologue, professeur émérite à l'Université Lumière Lyon 2, Charles Gardou souligne le sens profond du concept de société inclusive. Une notion trop souvent dénaturée.

Union Sociale : Peut-on être contre la société inclusive ?

Charles Gardou : Je vous répondrai ainsi : une société est inclusive ou n'est pas. Une question, qui mérite de cristalliser le débat, se pose, de manière vive, dans le temps qui est le nôtre : aurait-on oublié la signification du mot « société » pris à la lettre, qui suppose une alliance de chemin, une interdépendance dans une aventure commune ? L'adjectif « inclusif » vient simplement rappeler que « faire société » ne se réduit pas à appartenir à un groupe, composé d'une addition d'individus sur un même territoire qui constituerait une entité homogène. Aussi comment pourrait-on être opposé à une communauté humaine engagée contre un état social qui maintient ou entretient des exclusivités, sources d'exclusion ? En réalité, ce qui nourrit l'incompréhension et les faux débats relève d'un usage indu du terme « inclusion ». Je me méfie de ce mot, qui dénature et dévitalise le mouvement inclusif. Il apparaît comme une coquille vide de sens et une manière de faire façade. Une sorte de bruit de fond, sans réelle portée. Un ordre mécanique intimé d'en haut.

US : Quels sont les effets délétères potentiels si ce bel objectif de société inclusive n'est pas accompagné de moyens et des mutations nécessaires ?

CG : Si l'on n'y prend pas garde, la conception mécaniste et égalitariste inhérente à l'« inclusion », induit des formes d'enfermement. C'est une vision rabougrie du mouvement inclusif et un remède susceptible de se révéler pire que le mal, parce que déconnecté des situations vécues, toujours singulières. Le mythe d'une égalité confondue avec l'égalitarisme est peut-être le signe le plus patent d'une démocratisation d'apparence. Formulé autrement, je dirai que l'on peut faire de l'inclusion sans

être inclusif. La visée inclusive exige un remodelage de la pâte sociale. Il est en effet possible de faciliter le quotidien des plus vulnérables par un environnement qui n'est plus seulement soumis aux seuls aléas naturels, sociaux ou culturels. Ceci appelle une adaptation des comportements, des pratiques, des institutions éducatives, médico-sociales, politiques, à un aménagement de l'espace et du fonctionnement économique. Mais, à y regarder de près, qui s'adapte à qui ? Le grand pas en avant consiste à réformer la machinerie sociale pour la moduler en fonction de la diversité des modes d'accès au monde. Que veut dire être en inclusion dans un contexte exclusif, façonné par et pour les prétendus conformes à la norme, à l'exclusion des autres ? Nul doute, nous disposons des moyens de penser et agir autrement. Affirmons-le clairement : le processus inclusif repose sur la liberté de choix : il n'est pas une uniformisation ni une normalisation à marche forcée. On se fourvoie, si l'on ne prépare pas la place où chacun est légitime à vivre, si l'on ne reconnaît son rôle social, si l'on néglige les accompagnements qu'il espère.

US : Faut-il envisager la société inclusive de la même manière selon les secteurs : personnes âgées, handicap ou enfance ?

CG : D'évidence, le mouvement inclusif concerne l'ensemble des membres de la société et, au premier chef, celles et ceux qui, sans avoir choisi leur destin, sont confrontés à une fragilité surajoutée et connaissent un sentiment de délaissement, de désaffiliation et d'insécurité. On ne peut d'ailleurs réellement appréhender ce que pourrait et devrait être le mouvement inclusif, sans inscrire les multiples formes de diversité humaine dans l'histoire universelle. Si le focus est souvent placé sur les situations de handicap, quelle qu'en soit la source, l'ambition inclusive a trait à bien d'autres personnes que diverses situations rendent plus vulnérables :

les enfants, les personnes en situation de handicap ou du grand âge, et bien d'autres encore. Par un effet boomerang, nous sommes diminués quand nous les diminuons. La déshumanisation commence lorsqu'on les traite les personnes comme des objets, des chiffres, des numéros. L'ambition inclusive est de permettre l'expression de leurs virtualités et leur dignité inconditionnelle, dans une société décente, c'est-à-dire qui a un maintien, une tenue, comme on le dit d'un vêtement.

US: La société a beaucoup évolué concernant le respect des différences, mais elle semble très lente à opérer ce virage inclusif. Comment expliquer ce paradoxe ?

CG : Peut-être parce que rien n'est aussi peu compris. On peine à aller chercher, en soi et autour de soi, le sens inaperçu ou incompris de ce que devrait être l'« horizon inclusif ». C'est un peu comme au service des objets trouvés, on ne retrouve pas celui que l'on cherche faute de savoir le décrire précisément. Ajoutons que, dans un contexte ambigu, on résiste mal aux démons intérieurs et extérieurs qui disent : « À quoi bon s'engager ? Redescendons sur terre et méfions-nous de cette utopie, sans portée pratique ! ». Avec l'impression que plus on en parle, moins le processus inclusif s'incarne ; que plus on s'en revendique et on en exalte les vertus, moins on les enseigne et les pratique. En fait, l'on craint une absence de cap dissimulé sous des artifices de communication. Or, plus qu'une idée dans l'air du temps, c'est une vision qui porte un art de vivre, une mise en question de notre modèle sociétal, un autre rapport aux autres et au monde. En somme, elle invite à une forme de vie réhumanisée, émancipatrice, juste, solidaire, afin de contenir la marée montante des dérives de notre époque. Et il n'est pas pensable que cette vision ne repose pas sur une haute idée de l'humanité, en lui restituant sa dimension sacrée.

US: L'objectif de société inclusive n'interroge-t-il pas la place des individus dans un collectif ?

CG: Notre conscience serait-elle trop obscurcie pour entendre encore les résonances de ce qu'affirmait Platon : « Ce qui donne naissance à la société, c'est l'impuissance où chaque homme se trouve à se suffire lui-même » ? Voudrait-on une Cité sans âme, peuplée d'individus coupés des autres, désaffiliés, comme sinistrés dans leur



humanité ? Le mal de l'individualisme, qui ne cesse de se répandre, conduit à s'isoler et à isoler. Nous assistons à une multiplication et à une amplification de ce phénomène. La vie collective s'anémie et toujours plus nombreux sont ceux qui se sentent seuls et exilés parmi les autres. Le plus vital pourtant, pour chacun de nous, est de se voir signifier sa valeur et sa juste place dans le collectif. La distance entre les êtres ne s'évalue pas en termes de géographie, mais d'éloignement lié à l'indifférence, mauvais fruit de l'individualisme.

US: La société inclusive n'est-elle finalement pas qu'un simple idéal à poursuivre ?

CG: N'ayons pas peur de parler d'« idéal ». Si l'on en saisit l'essence même et les enjeux, il ouvre des voies de régénération et du sens circule alors autour de lui. Avec la conscience que l'on ne peut s'en rapprocher que de manière asymptotique, il nourrit le désir de cheminer vers lui. L'idéal inclusif ne peut prendre corps hors de cette marche résolue, loin des coups d'éclat, des actes héroïques ou des révolutions qui coupent des têtes. De progrès en revers, chaque pas garantit de ne pas le perdre de vue. Les buts modestes atteints au quotidien importent autant que l'objectif final lui-même, que nous voudrions immédiat, tandis qu'il procède d'un temps long. La lente advenue d'une société inclusive s'apparente en quelque sorte à un enfantement collectif. ●

**Propos recueillis
par Antoine Janbon**